

Refaire la ville sur la ville

Il existe deux manières pour une ville d'absorber sa croissance : en s'étalant ou en se transformant à l'intérieur de ses limites. La première fut longtemps jugée la plus simple, jusqu'à ce que l'on s'inquiète des inconvénients de cet étalement et de la disparition des campagnes. « Où va la ville ? », nous interrogeons-nous dans le précédent *CaMBo*. Le présent dossier en est le pendant. Refaire la ville sur la ville est immédiatement apparu comme une solution plus délicate, plus immédiatement traumatisante, car engageant la disparition d'un paysage urbain devenu familier. Cette option requiert des compétences très étendues dont l'art de conjuguer la démolition avec l'urbanisme. Les articles de ce dossier se concentrent sur la politique de rénovation urbaine menée sur l'agglomération bordelaise. Ils posent la question de savoir comment des territoires relégués peuvent devenir pour la métropole des atouts.

Rebuilding the City on the City

A city has two ways of absorbing its own growth – either outward sprawl or interior transformation. For years, the former was deemed simpler, until its inconveniences became apparent, eating away at the countryside. The previous issue of *CaMBo* addressed the question 'Where are our towns heading?' and this dossier explores a related issue. Rebuilding the city on the city appears a far more

problematic solution, a more immediately traumatic step, as it implies the destruction of familiar urban landscapes. It also requires immense competence, as articulating the question of demolition with that of urban planning is a fine art. The articles in this dossier focus on urban regeneration policies implemented in the Bordeaux conurbation and ask how forsaken areas may become assets for the city's future.

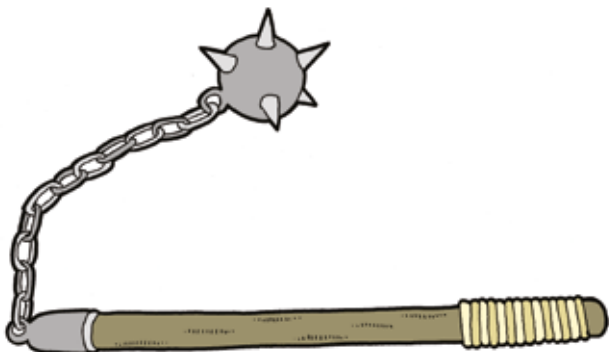
Rehacer la ciudad sobre la ciudad

Existen dos maneras para que una ciudad absorba su crecimiento: extendiéndose o transformándose dentro de sus propios límites. La primera fue mucho tiempo considerada como la más sencilla, hasta que empezamos a preocuparnos por los inconvenientes de esta expansión y por la desaparición del campo. "¿Hacia dónde va la ciudad?", nos preguntábamos en el anterior número de la revista *CaMBo*. El presente dossier completa aquel. Rehacer la ciudad encima de la ciudad se reveló enseguida como una solución más delicada, con un impacto traumático más inmediato, puesto que implica la desaparición de un paisaje urbano que nos parece familiar. Esta opción requiere competencias muy extensas, entre ellas el arte de aunar la demolición con el urbanismo. Los artículos de este dossier se concentran sobre la política de renovación urbana llevada a cabo en la aglomeración bordelaise. Plantean la pregunta de saber cómo los territorios relegados pueden convertirse en ventajas para la metrópoli.

THIERRY OBLET

Grammaire de la démolition

Longtemps, démolir une ville n'eut d'autres raisons que d'effacer la civilisation qu'elle incarnait. Fondateurs des premières cités, les rois mésopotamiens s'appliquèrent à faire disparaître celles de leurs voisins. Il n'y a pas si longtemps, en 1942, l'aviation allemande bombardait les monuments anglais pour démoraliser la population britannique. En août 1944, le général Von Choltitz désobéissait aux ordres d'Hitler qui, par vengeance, entendait incendier Paris ; ville que le dictateur avait promis, dès 1940, de transformer en « lupanar de l'Europe », autre manière d'envisager sa destruction. Saluons la mémoire d'Heinz Stahlshmidt, naturalisé Henri Salmide en 1947 : ancien sous-officier de la Werhmarcht, défiant la Gestapo et la police française d'occupation, il sabota le projet allemand de faire sauter le port de Bordeaux.



Démolir pour anéantir

Cette ardeur à démolir semble récurrente dans l'histoire des conquérants. Les disparitions de villes sont ainsi mieux connues que leurs naissances. Si, autour du III^e millénaire avant notre ère, les circonstances de la fondation de Mari, puissante cité de Mésopotamie, sont toujours sujettes à beaucoup de spéculations, son effacement tient à sa prise par Hammurabi de Babylone, en - 1761, et à la démolition engagée par ses troupes deux ans plus tard, murailles démontées et palais incendié.

De nombreuses villes ont toutefois survécu à leur dévastation. Ainsi Jérusalem, détruite en - 587 par Nabuchodonosor II (encore Babylone !) puis par les légions romaines de Titus, en l'an 70 de notre ère, pour mater la révolte juive. Mais les reconstructions qui suivent les démolitions peuvent également heurter notre morale. Lorsque, après une seconde révolte juive, l'empereur Hadrien fait bâtir en l'an 135 une nouvelle ville sur l'emplacement de Jérusalem, il en interdit la résidence aux Juifs.

Est-ce en raison de la brutalité de ces associations que les urbanistes se montrent si réticents à associer leur art à l'idée de démolition ? Pourtant, Hippodamos de Milet eut la possibilité d'expérimenter son urbanisme en raison de la destruction de sa ville par les Perses. Inventeur présumé, selon Aristote, du plan en damier et de la répartition fonctionnelle des quartiers, son art pouvait rompre avec l'habituel



enchevêtrement labyrinthique des rues des cités grecques, effet de constructions réalisées sans plan d'ensemble, au fil du temps.

Au contraire de cet exemple dont la véracité reste obscure, l'histoire suggère que les démolitions les plus violentes ont davantage produit de fières promesses de reconstruire à l'identique ce qui avait été détruit plutôt que des occasions saisies au service d'un renouvellement urbain. Au sortir de la guerre, la France a reconstitué des bourgs dévastés par les nazis dans des territoires à l'avenir économique très incertain, sans en profiter pour changer ce qui devait l'être.



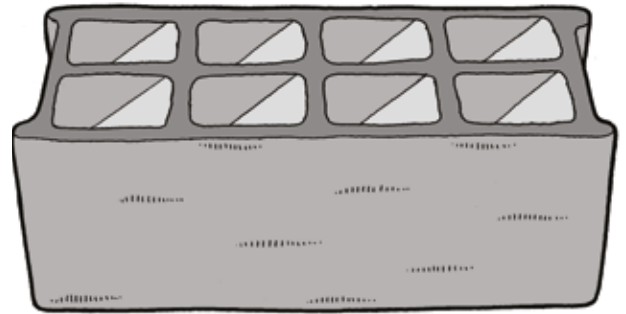
Démolir pour maintenir l'ordre

La méfiance à l'égard de la démolition tient aussi à son trop apparent souci d'étouffer les émeutes. Il n'est que d'évoquer les soupçons à l'encontre du mot d'ordre de la politique de rénovation urbaine engagée en 2003 : casser les ghettos. Auparavant, les percées haussmanniennes avaient été qualifiées d'urbanisme de répression, même si seulement 5 voies sur les 70 réalisées présentaient une utilité militaire. À Bordeaux, au XVII^e siècle, la polémique la plus âpre à propos d'une démolition concerna la destruction des Piliers de Tutelle, restes d'un monument gallo-romain. Leur présence gênait la possibilité de tirer aux canons du château Trompette en direction d'une cité bordelaise qui s'était déjà montrée rebelle au plaisir du roi.

Démolir pour s'enrichir

La passion d'anéantir se mêle souvent à des intérêts plus tangibles. Les soldats de Cortés justifiaient la démolition des villes aztèques comme un exorcisme, car seul le diable pouvait les avoir conçues aussi magnifiques. Mais c'était aussi une manière d'enrober de bonne conscience l'espoir d'en extraire de l'or des gravas¹.

Abordée sous l'angle de motifs plus civils, la démolition ne bénéficie guère d'un éclairage plus flatteur. Hors guerres, catastrophes naturelles ou accidentelles, dans les temps ordinaires, le premier facteur de démolition est la spéculation foncière et immobilière. Pour construire mieux ou plus rentable, il faut souvent démolir l'ancien. Engels, dans *La question du logement* (1872), considérait qu'en régime capitaliste il est inéluctable qu'un lieu dont l'usage ne permet pas d'en réaliser la valeur foncière soit détruit et que les populations les plus pauvres en soient chassées. L'histoire urbaine regorge des procédés d'intimidation mobilisés par les spéculateurs pour acquérir les terrains convoités. Crassus dit « le riche », passé à la postérité pour avoir écrasé l'insurrection conduite par Spartacus, devint l'un des plus importants propriétaires immobiliers de Rome en rachetant à bas prix les immeubles menacés par la ruine ou l'incendie. Il pouvait compter sur ses esclaves pour y bâtir de nouveaux bâtiments.



Démolir pour urbaniser

Outre l'exploitation de la misère, la mauvaise réputation de la spéculation foncière et immobilière tient aux dommages qu'elle cause au patrimoine historique. Dès la Renaissance, de magnifiques hôtels particuliers construits à la périphérie de Paris ont été détruits pour laisser place à de somptueux lotissements, plus rentables. Les destructions ont créé par réaction un genre dont Victor Hugo sera le plus célèbre héraut : la « guerre aux démolisseurs ». Les débuts furent timides car les premières éradications de maisons médiévales n'émouvaient guère une sensibilité qui assimilait le Moyen Âge aux temps barbares.

1 | Cf. Michel Ragon, *L'homme et les villes*, Paris, Albin Michel, 1995.

► La réprobation des démolitions s'est aiguisée au XVIII^e siècle, à mesure de l'ampleur prise par l'intervention des pouvoirs publics sur l'urbain. Mais comment éviter de démolir ? La simplicité de la solution revendiquée par Georges Pillement dans son ouvrage sur *La Démolition de Paris* (1941) a aussi le mérite d'en pointer les limites : « Prévoir à côté de la vieille ville une ville nouvelle. » Limites encore plus explicites à notre époque hostile à l'étalement urbain et angoissée par le spectre de la muséification. Jusqu'au XVIII^e siècle, lorsque les Chartrons n'étaient qu'un faubourg de Bordeaux, l'urbanisme pouvait se montrer « frôleur »². À l'exception de la démolition des remparts, les aménagements touchent aux pourtours immédiats de la ville ancienne sans retoucher celle-ci. La façade d'immeubles en bord de quais et la Place Royale cachent la ville médiévale ainsi préservée. Mais comme Pierre Pinon l'a montré dans son magistral ouvrage, *Paris détruit* (2011)³, quitte à heurter notre sensibilité, la ville, à partir de cette époque, se construit autant par destructions que par constructions. L'urbanisme moderne entend favoriser la circulation par l'élargissement des rues ou la création de nouvelles voies ; il agrandit les places et aménage les espaces verts. Cette visée d'extension de l'espace public au détriment des espaces privés bâtis est étroitement liée à la démolition. Les politiques urbaines ont davantage rasé de bâtiments que les guerres ou les incendies.



Démolir pour embellir

Dans sa note sur les *Embellissements de Paris* (1749), Voltaire regrettait que Paris n'ait pas eu la chance d'être consommé par les flammes comme Londres l'avait été en 1666 : « L'Europe disait : Londres ne sera rebâtie de vingt ans... elle fut rebâtie en deux ans et le fut avec magnificence. » La ville devint ainsi une référence en matière d'hygiène et d'urbanisme qui impressionna le futur Napoléon III. Son préfet, Haussmann, transforma le centre de Paris dans des proportions qu'on ne croyait jusque-là atteignables que par la « providence » d'une catastrophe. Lorsqu'il gagna la Capitale, le préfet préparait un « grand Bordeaux ». Les travaux d'Haussmann furent l'objet de violentes critiques ; Zola le traita d'éventreur, mais les républicains continuèrent son urbanisme. On a d'ailleurs davantage démolit à Paris dans la seconde moitié du XX^e siècle qu'à l'époque haussmannienne, mais furent touchés des quar-

2 | Selon l'expression d'Emmanuel Le Roy Ladurie dans le tome qu'il a dirigé de l'histoire de la France urbaine, *La ville des temps modernes, de la Renaissance aux révolutions*, Paris, Points Seuil, 1998.

3 | Paris, Parigramme, 2011.

tiers populaires sans valeur patrimoniale reconnue, à l'instar du quartier bordelais de Mériadeck, populaire, pittoresque, mais aussi devenu insalubre. Il est impossible de reprendre ici le dossier Haussmann, mais la mémoire collective semble aujourd'hui retenir davantage l'urbaniste que le vandale. Homme d'action plus que visionnaire⁴, il fut indiscutablement les deux. Il n'a pas fait table rase de l'ancien tissu parisien, mais s'est efforcé d'intégrer les périmètres épargnés aux aménagements imposés par les exigences de circulation de la ville industrielle⁵. En revanche, même au nom de l'assainissement, certaines démolitions comme celles opérées sur l'île de la Cité s'avèrent difficiles à défendre. Enfin, Haussmann ne partageait pas les préoccupations sociales de son empereur. Lui importait surtout que les riches puissent résider dans le centre de Paris. Il renforça le caractère antisocial de la démolition.



Démolir pour assainir

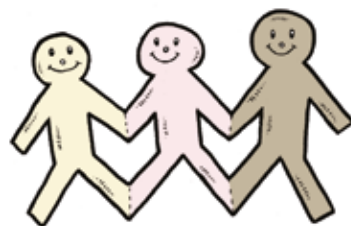
Ces dix dernières années, la démolition est devenue un outil des politiques urbaines et sociales ; elle concerne principalement les grands ensembles de logements sociaux. Ce programme de rénovation urbaine a dès son lancement soulevé des questions en forme d'objections. Ne visait-on pas à repousser les pauvres encore plus à la périphérie des villes ? Était-il judicieux de détruire des logements sociaux au moment où l'on en manquait ? Ne devait-on pas respecter la valeur patrimoniale de certains grands ensembles ? Dans ce dossier, Agnès Berland-Berthon, urbaniste architecte, nous raconte comment a été levé sur Bordeaux le tabou de leur démolition.

Ces interrogations légitimes ne peuvent gommer le caractère tangible des problèmes d'hygiène et d'insalubrité, même si les rénovations menées au nom de ces motifs ont souvent pu être suspectées de n'être que l'alibi d'actions guidées par la recherche de l'ordre et du profit. Mieux vaut parfois démolir que subir l'écroulement. En matière de rénovation urbaine, la démolition ne fait souvent qu'accélérer des disparitions inévitables. C'est l'enseignement majeur de l'ouvrage pionnier d'Henri Coing sur ce sujet, *Rénovation urbaine et changement social* (1966) : la rénovation urbaine

4 | Cf. Nicolas Chaudun, *Haussmann au crible*, Paris, Éditions des Syrtes, 2000.

5 | Cf. Françoise Choay, *Pour une anthropologie de l'espace*, Paris, Seuil, 2006.

n'a fait que précipiter la fin du quartier populaire parisien comme entité autosuffisante⁶. Celui-ci était condamné comme le Paris médiéval sous Haussmann ou le quartier Mériadeck sous Chaban dont Benoît Hermet nous rapporte ici l'histoire de sa disparition.



Démolir pour intégrer

Doit-on regretter ces démolitions ? Tout dépend de leur gestion et du projet dans lequel elles prennent place. Acteurs de cette politique de rénovation, Étienne Parin, François Boulanger et Stéphanie Goujon témoignent dans ce dossier de la conduite de cette politique et de l'ampleur des transformations qui ont accompagné les démolitions réalisées sur la rive droite de Bordeaux. Sociologue et urbaniste, Daniel Mandouze nous livre les principaux enseignements de son enquête sur les perceptions qu'en ont ses habitants. Si la part propre aux démolitions est aujourd'hui quasiment achevée, le renouvellement urbain reste d'actualité en vue de la réinscription positive de ce territoire dans le projet métropolitain.

Il faut considérer à sa juste valeur le processus d'accélération lié à la rénovation. Trop rapide, son impact est traumatisant pour les habitants ; mais trop lent, la rénovation s'enlise dans un chantier permanent qui empêche les habitants de se projeter dans le futur quartier. Sociologues et urbanistes, Manon Vivière, à propos de la cité Yves-Farges à Bègles, et Francis Pougnet, à propos de la reconquête des centres-bourgs, éléments névralgiques de la dynamique métropolitaine bordelaise, analysent combien la mise en œuvre de cette politique se révèle épineuse, à commencer par l'idée de faire accepter que des démolitions préparent une densification !

Jacques Donzelot a résumé l'utilité de cette politique⁷ : la rénovation urbaine a permis aux quartiers d'habitat social de davantage ressembler à de la ville même si leurs habitants n'y sont pas toujours mieux intégrés. Dans son étude du quartier Beaudésert de Mérignac, Alexandre Richter montre comment, sans atteindre en apparence les idéaux de la mixité sociale, quelques démolitions, reconstructions et aménagements peuvent transformer un quartier repoussoir en quartier habitable. Le chômage y est certes toujours très

présent, mais il devient envisageable d'y réduire la distance de ses habitants à l'emploi. De la démolition au décollage, Alexia Sonnois et Cathel Bousquet évoquent l'implication de Cap Sciences sur ce quartier depuis quelques années afin d'y favoriser l'insertion par l'économique. Le génie de la démolition tient peut-être à cela : « exactement comme la levée d'une barrière peut donner à voir celles qui se trouvaient derrière elle »⁸. À ce titre, comme le souligne l'architecte urbaniste Bernard Reichen, la démolition doit aujourd'hui être pensée comme un acte de projet.

8 | Jacques Donzelot, *La France des cités, Le chantier de la citoyenneté urbaine*, Paris, Fayard, 2013, p. 56.

The Grammar of Demolition

traduction de Lucy Edwards

For centuries, demolishing a city was a means of wiping out the civilisation it embodied. As founders of some of the earliest urban settlements, the Kings of Mesopotamia made every effort to eliminate those of their neighbours. More recently, in 1942, the German Luftwaffe strategically bombed important public buildings in England in an attempt to break the nation's moral. In August 1944, General Von Choltitz disobeyed Hitler's vengeful order to burn Paris to the ground, while in 1940, the Führer vowed to make Paris 'Europe's whorehouse', an alternative manner of wreaking its destruction. Nor should we forget Heinz Stahlschmidt, naturalised as Henri Salmide in 1947. He was a former non-commissioned officer in the Werhmarcht and defied both the Gestapo and French police to sabotage a German plan to blow up the port of Bordeaux.

Demolition as Annihilation

A predilection for destruction is a characteristic shared by centuries of conquerors, so that we often know more about how a given town was destroyed than how it was built. One such example is Mari, a major seat of power in Mesopotamia, inhabited as early as the 3rd millennium B.C., but whose origins are still the subject of speculation. What we do know for certain is that it was stormed in 1761 B.C. by the Babylonian Hammurabi and sacked by his troops two years later, its ramparts razed and palace burnt to the ground.

Many cities have survived attempts to destroy them. This is the case of Jerusalem, sacked in 587 B.C. by Nebuchadnezzar II (another Babylonian king!), and by Titus's Roman legions in 70 B.C. to quell a Jewish revolt. The reconstruction following destruction is often an equal source of abhorrence. When, after a second Jewish uprising, the Emperor Hadrian built a new Jerusalem on the site of the old in 135 A.D., he barred the Jews from living there.

6 | Voir la recension consacrée à cet ouvrage dans ce dossier.

7 | Voir l'ouvrage qu'il a dirigé sur ce sujet, *À quoi sert la rénovation urbaine ?*, Paris, PUF, 2012, et sa recension par Élodie Maury.

▶ The very brutality of history's legacy is doubtless one of the reasons why urban planners today are so reluctant to put demolition into practice. Yet, we might argue, Hippodamus of Miletus would never have implemented his ideas for urban design had his hometown not been razed by the Persians. Aristotle identifies him as the inventor of the grid plan layout and the functional division of cities into neighbourhoods, thus providing an answer to the labyrinthine confusion and intricacy of Greek cities, where building work took place down the years without a clear overall design.

Whatever the veracity of the story of Hippodamus, history is eloquent with examples which belie its message. The most violent forms of urban demolition often give rise to fine promises of identical reconstruction, and the chance for urban regeneration is thereby passed over. In the years after World War II, a number of towns destroyed by the Nazis were rebuilt in areas whose economic future was at best uncertain, and the opportunity to ring the changes was wasted.

Demolition as Law and Order

Our wariness of demolition is also doubtless linked to its use as a tool for quashing rebellion. Take for instance our mistrust of the political language of the urban regeneration embarked upon in 2003 – 'breaking up ghettos.' In the 19th century, the wide boulevards introduced by Haussmann were described as a means of urban repression, even if only 5 of the 70 built served a military purpose. In 17th century Bordeaux, demolition of the remains of a Gallo-Roman temple, the Piliers de Tutelle, caused uproar. The building stood in the firing line between the canons at Château Trompette, the royal fort, and the city of Bordeaux, whose inhabitants had already proved their recalcitrance to obey the king.

Demolition as Enrichment

The thirst for annihilation is often fused with more tangible interests. Cortés and his men upheld the razing of Aztec cities as a form of exorcism, arguing that their magnificence could but be the devil's work. They could therefore extract as much gold as possible from the rubble with a clear conscience¹. Even from a civilian perspective, demolition is rarely viewed in a flattering light. War, natural catastrophes or accidental disasters aside, the main driving force behind demolition is real estate speculation. The old must be brushed aside for better or more profitable property development to take place. In an article of 1872 entitled 'The Housing Question', Engels argues that in a capitalist society, property whose real estate value is not fully realised will inevitably be demolished and the poorest classes driven out. The history of our towns and cities is replete with examples of the coercion property speculators will resort to in order to lay hands on sought-after plots. Marcus Licinius Crassus 'Dives', or 'The Richest', passed into posterity for having put down a slave revolt led by Spartacus,

1 | See Michel Ragon, *L'homme et les villes*, Paris, Albin Michel, 1995.

before going on to become one of Rome's leading property owners by purchasing buildings during fires or in a state of structural collapse. He would then use his slaves to erect new buildings on the site.

Demolition as Urbanisation

The disrepute in which property speculation is held is not merely a result of the exploitation of the poor in which it is rooted. It also mutilates the architectural legacy of the past. In the Renaissance, demolition began of sumptuous mansions gracing the outskirts of Paris, making way for lucrative suburban property developments for the well-to-do. The demolitions created a backlash in the form of a literary genre spearheaded by Victor Hugo, with pamphlets declaring 'war on the housewreckers'. The movement met with little initial success as the first demolitions concerned Medieval abodes, still viewed in those days as worthless remnants of the 'Dark Ages'.

Yet the tide of reproof swelled in the 18th century, in response to the increasing sway exerted by public instances over the urban environment. But how could demolition be avoided? Georges Pillement sets forward a simple solution in his work *La Démolition de Paris* (1941), while identifying its limits in the need to 'plan a new town next to the old'. These limits are plain to see today, in our aversion to urban sprawl and apprehensive vision of cities as museums set in stone. In the 18th century, when the Chartrons was still a suburb of Bordeaux, urban planning could 'caress' the historical centre². With the exception of the demolished ramparts, new construction work was only carried out around its perimeter, leaving its fabric untouched. The unified façades along the quayside and Place Royale mask the Medieval city lying intact behind them. Yet as Pierre Pinon demonstrates in his seminal work, *Paris détruit*, (2011)³, construction and destruction are integral parts of how a city comes into being, whether we like it or not. Modern town planning gives pride of place to how we move about our cities, widening streets and creating new thoroughfares. It adds public spaces and introduces green areas, increasing their proportion to the detriment of privately owned built areas and prompting demolition. Urban policy-making has flattened a far greater number of buildings than war and fire together.

Demolition as Beautification

In his essay of 1749, *Embellissements de Paris*⁴, Voltaire regrets that Paris never benefited from the ravages of fire, as London had in the Great Fire of 1666. He writes: 'All Europe was saying, 'London will not be rebuilt within twenty years'. But it was rebuilt, and within just two years, and how magnificently!' London became a reference in terms of public sanitation and

2 | To quote Emmanuel Le Roy Ladurie in the volume he directed of the History of Urban France, *La ville des temps modernes, de la Renaissance aux révolutions*, Paris, Points Seuil, 1998.

3 | Or 'Paris Destroyed'. Paris, Parigramme, 2011.

4 | Or 'On the Beautification of Paris'.

urban planning, impressing even the future Napoleon III. The latter's prefect, Baron Haussmann, brought changes to the centre of Paris on a scale hitherto considered impossible without some 'providential' catastrophe. When the newly appointed Haussmann took up his post, his expressed intention was to make Paris a 'great Bordeaux'.

Criticism of his work was fierce. Zola called him the city's 'riper', but the Republicans continued to implement his plans. More demolition work was carried out in Paris in the latter half of the 20th century than under Haussmann himself, with rebuilding primarily concentrated in working class districts with no intrinsic architectural value. Similarly in Bordeaux, the picturesque charm of the Mériadeck neighbourhood was outweighed by the unsanitary living conditions. It would be impossible here for us to retrace the arguments for and against Haussmann, but history remembers him as an urban planner, rather than a vandal. There was, indisputably, more of the man of action about him than the visionary⁵, but he was also both. He respected Paris's existing urban fabric, striving to make those areas left untouched an integral part of his design and endeavouring to meet the demands on traffic flow of a developing industrial city⁶. A number of demolitions carried out in the name of sanitation, like those on the Ile de la Cité, are indefensible. Haussmann did not share the Emperor's social concerns. His aim was to enable the wealthy to live comfortably in the centre of Paris, thereby consolidating the anti-social nature of demolition.

Demolition as Sanitation

Over the last ten years, demolition has become a tool in the implementation of social and urban policy-making, with major consequences for existing social housing. From the outset, the Urban Regeneration project underlying the demolition of certain tower blocks has raised a number of objections. Isn't it just a further attempt to drive the poor into the suburbs? Is it really wise to destroy social housing when such a dire need for it is felt? Shouldn't the architectural legacy of some buildings be respected? In this dossier, Agnès Berland-Berthon, urban planner and architect, explains how the taboo surrounding such demolitions in Bordeaux was finally lifted. However legitimate, questions of this kind cannot outweigh the more tangible matter of unhealthy living conditions and sanitation, even if renovations carried out in their name have at times, some might argue, served as alibis for less lofty motives such as law and order or financial gain. Sometimes it is better to demolish a building than be subjected to its collapse. Urban regeneration is often the trigger which accelerates a building's inevitable demise. This is one of the main lessons to be drawn from Henri Coing's pioneering book published in 1966 – *Rénovation urbaine et changement social*⁷. He shows how urban regeneration merely precipitated the end of the wor-

king class Parisian neighbourhood as a self-sufficient entity⁸. Neighbourhoods such as these were living on borrowed time, just like Paris's Medieval vestiges under Haussmann or the Mériadeck neighbourhood in the days of Chaban. Benoît Hermet retraces the demise of the latter in this dossier.

Demolition as Integration

Should such demolitions be a source of regret? It all depends on how they are managed and the role they have to play. As key players in urban regeneration projects, Étienne Parin, François Boulanger and Stéphanie Goujon bear witness here to how such policies are made and to the sheer breadth of change accompanying the demolition work carried out in the Bordeaux Rive Droite area. While the demolition stage is now practically complete, a great deal remains to be achieved in terms of urban renewal if this district on the right bank of the Garonne is to play a positive role in the conurbation's future. Nor should the acceleration process engendered by demolition be underestimated. When its pace is too quick, its impact can be traumatic. When too slow, regeneration gets stuck in the rut of on-going building work, preventing the local inhabitants from projecting themselves into their neighbourhood's future. Manon Vivière and Francis Pougnet are both sociologists and urban planners and in turn look at the Cité Yves Farges in Bègles and the question of reconquering town centres, both driving forces of the wider Bordeaux conurbation. They show just how problematic the implementation of such policy-making can be, not least in convincing people to accept that demolition paves the way for greater densification! For Jacques Donzelot, the value of such policies may be summarised thus⁹ – urban regeneration has enabled areas of social housing to more greatly resemble the town, even if the level of integration of their inhabitants has not improved. Alexandre Richter's study of the Beaudésert district of Mérignac shows how a little demolition and rebuilding work can transform an area shunned by all into somewhere acceptable to live, without forasmuch pretending to have conquered the heady heights of social cohesion. Unemployment hasn't disappeared, but the fracture between the neighbourhood's inhabitants and employment has at least been reduced. Alexia Sonnois and Cathel Bousquet retrace the role played over the past years by Cap Sciences in promoting economic regeneration in this neighbourhood, as it moved from demolition to rebirth. The power of demolition is perhaps just that, 'lifting a barrier which enables us to see all the other barriers still waiting to be lifted'¹⁰. For urban planner and architect Bernard Reichen, demolition should today be approached as a first step towards the fulfilment of a project.

8 | See book review in this dossier.

9 | See the book he directed on the subject, *À quoi sert la rénovation urbaine ?*, Paris, PUF, 2012, and the review by Élodie Maury.

10 | Jacques Donzelot, *La France des cités, Le chantier de la citoyenneté urbaine*, Paris, Fayard, 2013, p. 56.

5 | See Nicolas Chaudun, *Haussmann au crible*, Paris, Éditions des Syrtes, 2000.

6 | See Françoise Choay, *Pour une anthropologie de l'espace*, Paris, Seuil, 2006.

7 | Or 'Urban Regeneration and Social Change'.

Gramática de la demolición

traducción de Nayrouz Zaitouni-Chapin

Durante mucho tiempo, demoler una ciudad no se debía a otra razón que la de borrar la civilización que encarnaba. Fundadores de las primeras ciudades, los reyes mesopotámicos se empeñaron en hacer desaparecer la de sus vecinos. Hace no tanto, en 1942, la aviación alemana bombardeaba los monumentos ingleses para desanimar a la población británica. En agosto de 1944, el General Von Choltitz desobedeció las órdenes de Hitler, quien por venganza, pretendía incendiar París; ciudad que el dictador había prometido, a partir de 1940, convertir en el “Lupanar de Europa”, otro modo de idear su destrucción. Acordémonos de Heinz Stahlschmidt, nacionalizado francés bajo el nombre de Henri Salmide en 1947: antiguo suboficial de la Wehrmacht que, desafiando la Gestapo y la Policía francesa de la Ocupación, sabotó el proyecto alemán de volar el puerto de Burdeos.

Demoler para aniquilar

Este afán por demoler parece ser recurrente en la historia de los conquistadores. Las desapariciones de las ciudades se suelen conocer mejor que su nacimiento. Si las circunstancias de la fundación de Mari, poderosa ciudad de Mesopotamia del tercer milenio antes de nuestra era siguen siendo objeto de especulación, se sabe sin embargo que esta fue suprimida por Hammurabi de Babilonia en 1761 a.C., y que su demolición fue llevada a cabo por sus tropas dos años más tarde, siendo sus murallas desmontadas y el palacio quemado.

No obstante, numerosas ciudades sobrevivieron a su devastación. Así pues, Jerusalén, fue destruida en 587 a.C. por Nabucodonosor II (una vez más por Babilonia!) y luego por las legiones romanas de Tito en el año 70 de nuestra era para reprimir la revuelta judía. Pero las reconstrucciones que siguen las demoliciones pueden igualmente chocar contra nuestra moral. Cuando en el año 135, después de una segunda revuelta judía el Emperador Adriano hizo construir una nueva ciudad encima del emplazamiento de Jerusalén, prohibió a los judíos que residieran en ella.

¿Será por la brutalidad de estas asociaciones que los urbanistas se muestran tan reacios a asociar su arte con la idea de demolición? Sin embargo, Hipodamo de Mileto tuvo la oportunidad de experimentar su urbanismo gracias a la destrucción de su ciudad por los persas. Presunto inventor según Aristóteles del trazado en damero y de la distribución funcional de los barrios, su arte fue probablemente una ruptura con el habitual enredo laberíntico de las calles

de las ciudades griegas, consecuencia de las construcciones realizadas sin plano de conjunto, a lo largo del tiempo.

Al contrario de este ejemplo cuya veracidad sigue siendo incierta, la historia sugiere que las más violentas demoliciones produjeron más promesas orgullosas de reconstruir de forma idéntica lo que había sido destruido, que ocasiones aprovechadas en el beneficio de una renovación urbana. Al finalizar la guerra, Francia reconstruyó idénticamente pueblos asolados por los nazis en territorios cuyo porvenir económico era muy incierto, sin aprovechar la oportunidad de cambiar lo que se debía cambiar.

Demoler para mantener el orden

La desconfianza hacia la demolición también se debe a su afán demasiado aparente por reprimir los disturbios. Bien lo demuestran las sospechas hacia la consigna que regía la política de renovación urbana iniciada en el 2003: quebrar los guetos. Anteriormente, las aberturas haussmanianas habían sido calificadas de urbanismo de represión, aunque sólo 5 vías de las 70 que había realizado tenían utilidad militar. En Burdeos, en el siglo XVII, la más violenta polémica tuvo lugar a causa de los “Piliers de Tutelle”, restos de un monumento galorromano. Su presencia impedía que se pudiera cañonear desde los cañones del Castillo “Trompette” hacia la ciudad bordelesa que se había mostrado rebelde ante el capricho del rey anteriormente.

Demoler para enriquecerse

La pasión por aniquilar se mezcla a menudo con intereses más tangibles. Los soldados de Cortés justificaban la demolición de las ciudades Aztecas alegando que era un exorcismo, porque tan sólo el diablo hubiera podido concebir algo tan magnífico. Pero también era una forma de envolver con buena consciencia su esperanza de extraer oro de los escombros¹.

Si la tratamos desde el punto de vista de los motivos civiles, la demolición tampoco disfruta de un enfoque muy favorecedor. Sin hablar de guerras, catástrofes naturales o accidentales, el primer factor de demolición en tiempos ordinarios es la especulación territorial e inmobiliaria. Para construir mejor o de manera más rentable, hace falta a menudo destruir lo antiguo. Engels, en su *Contribución al problema de la vivienda* (1872), consideraba que en un régimen capitalista, es ineluctable que un lugar cuyo uso no permita alcanzar su valor terrenal sea destruido y que las poblaciones más pobres sean expulsadas. La historia urbana está repleta de procedimientos de intimidación usados por

¹ Véase Michel Ragon, *L'homme et les villes*, París, Albin Michel, 1995.
(NDT : No traducido al castellano, literalmente “El Hombre y las Ciudades”)

los especuladores para adquirir los terrenos codiciados. Craso, conocido como “el rico”, que pasó a la posteridad por haber aplastado la insurrección liderada por Espartaco, se convirtió en el propietario inmobiliario más importante de Roma tras comprar a bajo precio los edificios amenazados por la ruina o los incendios. Podía contar con sus esclavos para construir en su lugar nuevos edificios.

Demoler para urbanizar

Más allá de la explotación de la miseria, la mala fama de la especulación territorial e inmobiliaria se debe a los daños que causa al patrimonio histórico. Desde el Renacimiento, se destruyeron magníficos hoteles particulares construidos en la periferia de París, para dejar el sitio a suntuosas residenciales más rentables. En reacción a aquellas destrucciones se creó una corriente de la cual Victor Hugo fue el más célebre paladín: la “guerra a los demoleedores”. Sus inicios fueron más bien tímidos porque las primeras erradicaciones de casas medievales no emocionaban tanto las sensibilidades, ya que se asimilaba la Edad Media a tiempos bárbaros.

La desaprobación de las demoliciones se intensificó en el siglo XVIII, a medida que crecía la amplitud tomada por la intervención de los poderes públicos sobre lo urbano. Pero ¿cómo evitar la demolición? La sencillez de la solución reivindicada por Georges Pillement en su obra sobre *La démolition de Paris* (1941) tiene también el mérito de señalar sus propios límites: “prever al lado del casco antiguo una ciudad nueva”. Límites que son aún más explícitos en nuestra época tan hostil a la dispersión urbana y angustiada por el espectro de la museificación. Hasta el siglo XVIII, cuando el barrio de Los Chartrons tan sólo era un suburbio de Burdeos, el urbanismo se podía mostrar “al roce”². Exceptuando la demolición de las murallas, la ordenación toca el perímetro más cercano al casco antiguo sin retocar éste. La fachada de los edificios que bordean los muelles y la Plaza Royale ocultan la ciudad medieval preservándola al mismo tiempo. Pero como bien lo demostró Pierre Pinon en su magistral obra *Paris détruit* (2011)³, aunque pueda herir nuestra sensibilidad, la ciudad a partir de esa época se construía tanto destruyendo como construyendo. El urbanismo moderno pretende favorecer el tráfico ensanchando las calles o creando nuevas vías; amplía las plazas y acondiciona zonas verdes. La intención de ampliar el espacio público en detrimento de los espacios privados edifica-

dos está estrechamente vinculada con su demolición. Las políticas urbanas arrasaron más edificios que las guerras o los incendios.

Demoler para embellecer

En su comentario sobre los *Embellecimientos de París* (1749), Voltaire lamentaba que París no hubiera tenido la suerte de ser consumida por las llamas como Londres lo había sido en 1666: “Europa decía: Londres no se reconstruirá en veinte años... la reconstruyeron en dos años y lo fue con magnificencia.” La ciudad se convierte entonces en una referencia en materia de higiene y de urbanismo impresionando al futuro Napoleón III. Haussmann, el Prefecto de Napoleón, transformó el centro de París en medidas que hasta entonces no se pensaba poder alcanzar salvo después de una catástrofe “providencial”. Cuando llegó a la Capital, el Prefecto preparaba un “gran Burdeos”.

Las obras de Haussmann fueron el objeto de críticas violentas; Zola lo llamó destripador, pero aún así los republicanos continuaron con su urbanismo. Ahora bien, hubo más demoliciones en París en la segunda mitad del siglo XX que en la época haussmaniana, pero fueron afectados barrios populares sin valor patrimonial reconocido, como el barrio bordelés de Meriadeck, barrio popular, pintoresco, pero que también se había vuelto insalubre. Es imposible retomar aquí el expediente Haussmann, pero la memoria colectiva parece recordar más al urbanista que al vándalo. Hombre de acción más que visionario⁴, fue indudablemente las dos cosas. No prescindió del antiguo tejido parisino, pero sí se esforzó en integrar aquellos perímetros preservados a los cambios impuestos por las exigencias del tráfico de la ciudad industrial⁵. Sin embargo, incluso en nombre del saneamiento, algunas demoliciones como las que fueron efectuadas en la Isla de la Cité en París son difíciles de defender. Finalmente, Haussmann no compartía las preocupaciones sociales de su Emperador. Sólo le importaba que los ricos pudieran vivir en el centro de París. Fortaleció el carácter antisocial de la demolición.

Demoler para sanear

Estos últimos diez años, la demolición se ha convertido en una herramienta para las políticas urbanas y sociales, afectando principalmente a los grandes conjuntos de viviendas sociales. Este programa de Renovación Urbana, desde su inicio, planteó preguntas en forma de objeciones. ¿Acaso se tenía la intención de empujar aún más a los pobres hacia el extrarradio de las ciudades? ¿Es acertado destruir vivien-

2 | Según la expresión de Emmanuel Le Roy Ladurie, en el tomo que dirigió de la historia de la Francia Urbana, *La ville des temps modernes, de la Renaissance aux révolutions* (NDT: No traducido al castellano, literalmente “La ciudad de los tiempos modernos, del Renacimiento a las revoluciones”), París, Points Seuil, 1998.

3 | París, Parigramme, 2011 (NDT: No traducido al castellano, literalmente “París destruido”)

4 | Véase Nicolas Chaudun, *Haussmann au crible*, París, Éditions des Syrtes, 2000. (NDT: No traducido al castellano, literalmente “Haussmann por la criba”)

5 | Véase Françoise Choay, *Pour une anthropologie de l'espace*, París, Seuil, 2006. (NDT: No traducido al castellano, literalmente “Para una antropología del espacio”)

► das sociales en un momento en el que estas hacen tanta falta? ¿No se debería respetar el valor patrimonial de algunos grandes conjuntos? En este dossier, Agnès Berland-Berthon, urbanista arquitecta nos cuenta como se rompió el tabú de su demolición en Burdeos.

Estos interrogantes legítimos no pueden borrar el carácter tangible de los problemas de higiene y de insalubridad, aunque las renovaciones realizadas con estos motivos pudieron ser a menudo sospechosas de ser la coartada de una búsqueda de orden y provecho. Más vale a veces demoler que sufrir un derrumbamiento. En materia de renovación urbana, muchas veces la demolición tan sólo acelera las desapariciones inevitables. Es la mayor lección de la obra pionera de Henri Coing sobre este tema, *Rénovation urbaine et changement social* (1966): la Renovación Urbana sólo adelantó el final del barrio popular parisino como entidad autosuficiente⁶. Este estaba condenado, al igual que el París medieval en época de Haussman, o el barrio de Meriadeck en Burdeos en la época de Chaban, cuya desaparición nos comenta aquí Benoit Hermet.

Demoler para integrar

¿Debemos arrepentirnos de esas demoliciones? Todo depende de su gestión y del proyecto en el que están asentadas. Étienne Parin, François Boulanger y Stéphanie Goujon, son actores de esta política de renovación y nos aportan su testimonio en este dossier sobre la gestión de esta política y la amplitud de las transformaciones que acompañaron las demoliciones realizadas en la margen derecha (Rive droite) de Burdeos. Si la parte relativa a las demoliciones está hoy en día casi finalizada, la renovación urbana sigue estando de actualidad en vista de la reinscripción positiva de este territorio en el proyecto metropolitano.

Se debe valorar en su justa medida el proceso de aceleración relativo a la renovación. Cuando es demasiado rápida, su impacto es traumatizante para los habitantes; pero si es demasiado lenta, la renovación se estanca en una obra permanente que impide a los habitantes proyectarse en el futuro barrio. Ambos sociólogos y urbanistas, Manon Vivrière, acerca de la barriada Yves Farges del municipio de Bègles, y Francis Pougnet, acerca de la reconquista del centro de los municipios, que es el elemento neurálgico de la dinámica metropolitana de Burdeos, analizan cuan espionosa se revela la puesta en obra de esta política, empezando por la idea de que hay que aceptar que las demoliciones preparan una densificación.

6 | Véase la reseña de esta obra en este dossier.

Jacques Donzelot resumió la utilidad de esta política⁷: la renovación urbana permitió que los barrios con viviendas sociales se parecieran más a una ciudad aunque sus habitantes sigan sin estar mejor integrados en ella. En su estudio sobre el barrio Beaudésert del municipio de Mérignac, Alexandre Richter muestra como, sin alcanzar en apariencia los ideales de la heterogeneidad social, algunas demoliciones, reconstrucciones y acondicionamientos pueden convertir un barrio repelente en un barrio donde se puede vivir. El paro sigue aún así estando muy presente allí, pero ahora la reducción de la distancia de sus habitantes con el empleo parece posible. Desde la demolición hasta el despegue, Alexia Sonios y Cathel Bousquet nos cuentan la implicación de “Cap Sciences” en el barrio desde hace unos años para favorecer en él la inserción a través de lo económico. El genio de la demolición se resume a lo mejor a esto: “exactamente como al levantar una barrera se pueden dar a conocer las que se encuentran tras ella”⁸. Respecto a ello, como bien lo subraya el arquitecto urbanista Bernard Reichen, la demolición debe ser ideada hoy en día como el acto de inicio de un proyecto.

7 | Véase la obra que dirigió sobre este tema, *À quoi sert la rénovation urbaine ?* (NDT: No traducido al castellano, literalmente “¿Para qué sirve la renovación urbana?”), Paris, PUF, 2012, y su reseña realizada por Élodie Maury.

8 | Jacques Donzelot, *La France des cités, Le chantier de la citoyenneté urbaine* (NDT: No traducido al castellano, literalmente “Francia y sus barrios, La gran obra de la ciudadanía urbana”), Paris, Fayard, 2013, p. 56.